

cire, que les copistes ont ensuite transcrits sur le papyrus ou le parchemin. C'est là quelque chose de réel, de tangible, qui lui a survécu, un débris qui, s'il est authentique, nous permet de connaître à coup sûr quelque chose de lui, de le rejoindre dans le lointain des siècles sur une ligne, sur un point, mais sur un point ferme et certain.

Arrivons maintenant au mot " biographique ". Je n'ai pas pris soin d'y insister uniquement pour vous faire savoir qu'en rencontrant tour à tour chaque auteur sur notre chemin, je vous offrirai un tableau, aussi complet que possible, de sa vie privée ou publique, de sa carrière littéraire. Cela est généralement ainsi dans un cours d'histoire de la littérature. Mais je me propose de vous présenter ces sortes de questions d'une manière différente de celle qui vous est familière, et d'y chercher l'occasion d'un exercice intellectuel auquel j'attache la plus grande importance. De même que, dans les considérations littéraires, nous nous abstenons avec méfiance des idées générales, de même dans les questions biographiques nous éviterons les solutions toutes prêtes, et nous remonterons sans cesse aux sources pour reconstituer nous-mêmes pas à pas ce qu'il nous sera possible de connaître dans la vie de notre auteur. Pourquoi cela ? Ne serait-il pas plus simple de vous donner de suite les résultats, puisque rarement sans doute il nous arrivera de trouver du nouveau ? Oui, cela serait beaucoup plus simple, mais assez inutile, car ces résultats vous pouvez facilement les trouver ailleurs, et en les prenant là où ils sont, nous nous épargnerions la peine, moi de parler, vous d'écouter. Par la méthode que je vous propose, j'espère au contraire ne pas vous faire perdre votre temps si je vous donne l'habitude et vous inspire le goût des recherches personnelles et directes.

Nous voici, par le fait, en présence d'une grosse question sur laquelle je vous dirai mon avis en vous le donnant pour ce que valent mes arguments. Avant la réforme des facultés, opérée en ces dernières années, la plupart des professeurs faisaient chacun deux leçons : la grande et la petite. Il n'en était guère qui ne tint beaucoup plus à la grande qu'à la petite et qui ne la crût, par son caractère même, incontestablement supérieure : c'était celle qui s'adressait au "grand" public, et dans laquelle on donnait les résultats, les idées générales, la synthèse. L'autre, qui avait déjà un peu l'aspect de nos conférences, s'adressait plus particulièrement aux élèves, aux candidats, aux amateurs studieux ; et c'était là qu'on leur révélait, je vous demande pardon du mot bien vulgaire, la "cuisine" du métier, c'est-à-dire les procédés d'investigations, les méthodes, les moyens par lesquels on arrivait à fixer les résultats exposés en grande leçon. Or, dans cette distribution du premier et du second rang, n'y a-t-il pas de suite quelque chose de singulier, de nature à éveiller le soupçon, en ce fait que la leçon tenue pour inférieure était précisément celle qui était destinée aux gens qui s'y connaissent le mieux, aux plus forts, aux spéciaux, à ceux "parmi lesquels se recrutent les maîtres de demain ? C'est qu'en effet on se trompait du tout au tout : c'était la petite leçon qui était la grande. Il y a, messieurs, quelque chose de beaucoup plus important que de donner des résultats : c'est de montrer comment on les a obtenus, car c'est apprendre aux autres à travailler par eux-mêmes, c'est former des élèves ;